

# LE PETIT CHEF DE FAMILLE

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

OUVRAGE ILLUSTRÉ PAR 44 FIGURES

**PAR H. CASTELLI**

( Nouvelle édition )



Éditions Saint-Remi

– 2007 –

## I

## LE JEU À LA MODE

« Voici Raoul, voici Raoul ! Bonjour commandant ! »

Tous les garçonnets qui sautillaient dans le quinconce voisin du grand bassin des Tuileries s'élançèrent au-devant d'un garçon d'une dizaine d'années qui arrivait suivi de deux petites filles et d'une gouvernante. La gouvernante était Anglaise ; cela se reconnaissait à première vue. Le commandant Raoul, qui avait une figure intelligente et fine, une fière petite tournure et je ne sais quoi de décidé dans le maintien, souleva poliment son élégant béret de drap bleu et, agitant la main par un geste d'appel à l'adresse des enfants les plus éloignés, il dit en renforçant sa voix bien timbrée : « Prenez les armes ! formez les rangs ! »

Tous les petits garçons se précipitèrent en se culbutant, les uns vers leur mère, les autres vers leur bonne, et les deux sœurs de Raoul se suspendant à chacun de ses bras lui dirent :

« Veux-tu que nous jouions à l'exercice aujourd'hui ? »

Elles étaient vraiment charmantes les sœurs de Raoul. Marthe, l'aînée, lui ressemblait beaucoup ; elle avait comme lui les cheveux ondes et bruns, les yeux noirs, la taille svelte ; Charlotte, au contraire, montrait sous le rabagas de velours blanc qui glissait sans cesse de dessus ses cheveux d'or, une jolie figure rose très gaie, des yeux bleus très brillants, et par-dessus le marché, très malins. Sa petite taille souple et ronde ondulait dans sa robe de drap blanc. Charlotte, qui n'avait que sept ans, était habillée de blanc de la tête aux pieds.

« Nous sommes beaucoup aujourd'hui, répondit Raoul, qui avait pris toute une panoplie des mains de sa bonne anglaise, le bataillon sera au complet, allez à vos jeux de petites filles.

— Je ne veux pas jouer avec les petites filles, moi ! s'écria Charlotte, je veux être soldat. »

Et se campant devant Raoul, elle ajouta de sa voix argentine : « Cuirassier blanc. » Un tollé général s'éleva parmi le groupe qui l'avait entendue.

« Oh ! oh ! la Prussienne ! » s'écrièrent d'insolentes petites voix. Quelle injure pour Charlotte ! Aussi elle tourna vivement sur elle-même, et se cachant la figure contre la poitrine de Raoul qui bouclait son ceinturon, elle fondit en larmes.

« Ne pleure pas, Charlotte, dit Raoul avec condescendance, tu ne savais pas que les cuirassiers blancs sont les cuirassiers de Bismark.

— Non ! je ne savais pas, sanglota Charlotte.

— Oh ! oh ! la Prussienne ! » recommencèrent les voix railleuses. Le commandant Raoul fronça terriblement ses fins sourcils, et brandissant sa grande épée de fer-blanc :

« Est-ce que les petites filles connaissent les choses de l'armée ? cria-t-il d'un ton un peu impérieux pour son âge ; et d'ailleurs si je veux avoir des cuirassiers blancs, moi ! »

Le commandant avait parlé ; la petite troupe indisciplinée se tut et continua de s'équiper en silence. Bientôt arrivèrent dans la grande allée déserte des enfants de toutes les tailles qui s'étaient armés de leur mieux.

Il y avait des lanciers, des hussards, des zouaves en uniforme presque complet ; mais, à part ces brillantes exceptions, le reste du bataillon offrait une véritable confusion de costumes et d'armes. Beaucoup d'enfants portaient le shako ou avaient fait subir une transformation militaire à leur coiffure civile. Le plus modeste chapeau était crânement renversé en arrière ou glorieusement enfoncé de côté, sur l'oreille. Le bataillon se rangea en assez bon ordre devant le commandant.

« Où est la musique du régiment ? demanda Raoul.

— La musique ! la musique ! » crièrent toutes les petites filles.

La musique, c'est-à-dire une demi-douzaine de petits garçons munis de tambours et de trompettes, accourut à cet appel.

« Le régiment change de garnison aujourd'hui, continua Raoul, il faut que tout le monde soit à l'ordre. Je ne vois pas le tambour-major. »

Le tambour-major était absent. Raoul désigna le plus grand pour le remplacer et lui prêta sa petite canne autour de laquelle on enroula un beau ruban bleu qu'une des petites filles détacha de son chignon.

« Eh mais ! il te manque des cantinières, dit Marthe, qui suivait d'un oeil d'envie tous ces préparatifs militaires.

— Je veux bien être cantinière, s'écria Charlotte en approchant son petit minois éveillé de la figure de Raoul, j'ai du ruban tricolore plein ma poche.

— Bah ! c'est ennuyeux les petites filles, dit un gros blondin qui portait sur sa veste l'épaulette à graines d'épinards, elles ne peuvent jamais suivre le régiment. Nous ne voulons pas de cantinières.

— Mais c'est Raoul qui est le commandant, riposta Charlotte en agitant ses grandes boucles. S'il veut que je sois cantinière, je le serai.

— Toi cantinière ! petite mioche, tu n'as pas seulement un bidon », s'écria l'enfant à l'épaulette.

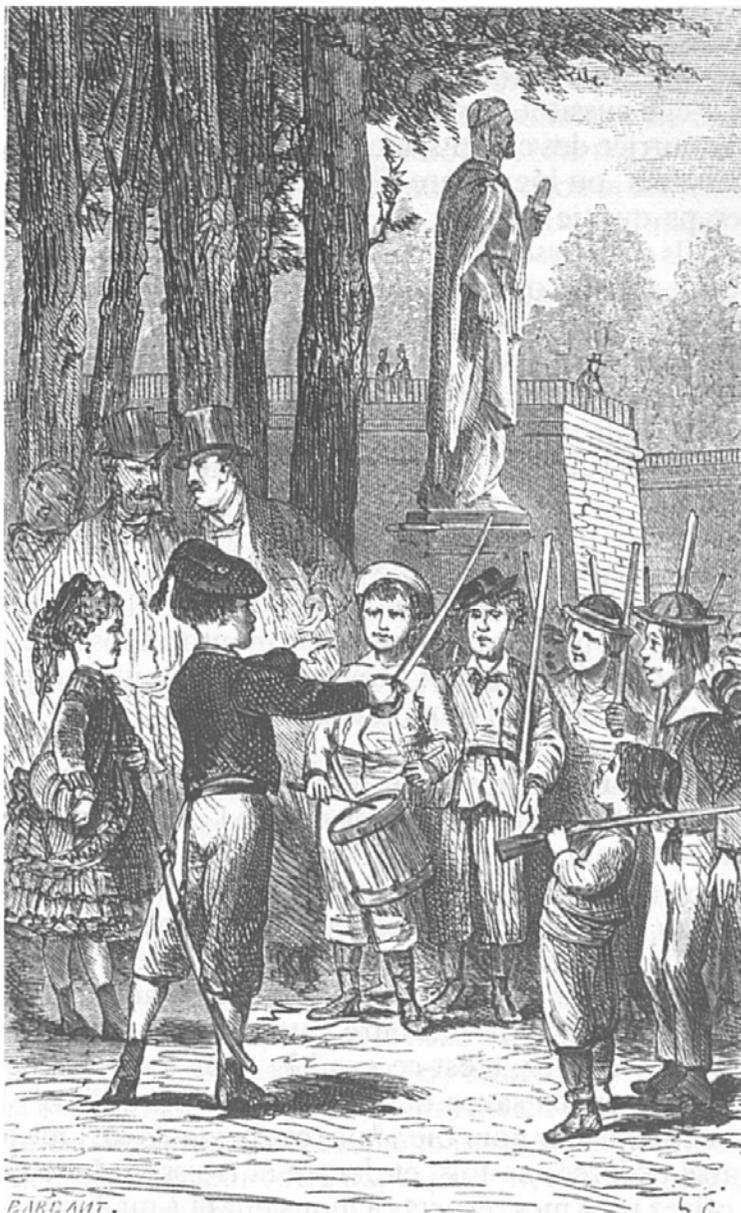
Écrasée par cet argument, bien qu'elle ne sût pas au juste ce qu'était ce bidon dont on constatait l'absence, Charlotte disparut derrière sa sœur.

« Écoute, dit Raoul à Marthe, nous ne pouvons attendre davantage, je vais faire faire l'exercice au bataillon. Pendant ce temps, arrange Charlotte, Berthe et les grandes en cantinières. Voilà un franc pour acheter un bidon à Charlotte, il y en a là-bas au petit bazar. Quand nous nous mettrons en

marche, je vous enverrai mon ordonnance et vous suivrez le régiment. »

Cela dit, le commandant Raoul alla se camper devant le front du bataillon dont le premier rang s'aligna précipitamment ; et, levant son épée, il cria d'une voix éclatante : « Par file à droite... en avant... marche ! »

Et le bataillon marcha en bon ordre jusqu'à une éclaircie de la grande allée qui était le champ ordinaire des manoeuvres. Les passants, les bonnes et la bande dédaignée des petites filles formaient une haie de curieux autour du bataillon improvisé, et admiraient beaucoup la manière dont le commandant Raoul faisait manoeuvrer ses soldats. Après les premiers exercices on agita dans l'état-major la question du changement de garnison, et comme les avis différaient, il s'éleva un petit débat entre les officiers et même entre les simples soldats. Le commandant Raoul, qui paraissait très énergique, cassa sur place un sergent-major qui refusait de partir avec le régiment pour Versailles, et fit rattacher sur les manches d'un caporal les rubans dorés qui ornaient la manche de l'indiscipliné. Ah ! c'est que le commandant Raoul paraissait très disposé à entretenir les saines traditions de la discipline dans son régiment, et savait faire respecter son autorité. Grâce aux lenteurs amenées par cette petite altercation, les petites filles qui voulaient jouer aux cantinières se trouvèrent prêtes à temps, et on les vit accourir, le ruban tricolore flottant à la ceinture et le petit bidon en bandoulière. Marthe et Charlotte se donnaient la main et emboîtèrent le pas les premières, derrière le dernier rang des soldats. Dans cette solennelle circonstance Lotte marchait comme une grande, au pas accéléré, raidissant sa petite taille dans sa robe de drap blanc, mais laissant sa tête blonde tourner comme une girouette et souriant gracieusement à tous ceux qui la regardaient.



Raoul alla se camper devant le front du bataillon.

Le bataillon fit deux fois le tour de l'allée pour arriver à Versailles, et Raoul, devinant une certaine lassitude chez les petits, cria tout à coup : « Halte ! » Puis il ajouta : « Formez faisceaux ! » Et les fusils et les sabres, et les épées et les revolvers, et les petites cannes se réunirent, tant bien que mal, en faisceaux, et Raoul se préparait à y joindre son épée de commandement quand une voix enrouée dit derrière lui :

« Dépêchez-vous donc, que je vous embrasse, monsieur le commandant. »

Raoul, sans se détourner, frappa amicalement sur deux grosses mains rouges qui s'étaient croisées à sa ceinture, et répondit gaiement :

« Bonjour, maman Gros-Cœur. »

Marthe et Lotte accoururent, et celle que Raoul avait appelée maman Gros-Cœur n'eut plus assez de ses deux bras pour les embrasser tous.

Maman Gros-Cœur était une femme encore jeune qui montrait sous une capeline violette la figure la plus réjouie et la meilleure physionomie du monde.

« C'est toujours vous qui êtes avec ces chérubins-là, mademoiselle Miss, dit-elle à la bonne anglaise qui s'était approchée.

— Oui, madame, répondit sèchement l'Anglaise. Oh ! pardon, ajouta-t-elle aussitôt, je vous reconnais aussi maintenant ; vous êtes la nourrice des enfants, madame Gnouft.

— Justement, ou bien mère Gros-Cœur, comme on dit. Il y a longtemps que je n'avais eu la chance de vous rencontrer. Comme ils grandissent ! Raoul a l'air d'un homme et commande comme un vrai officier, quoi ! ... Marthe est longue comme une gaule aussi, et ma petite Lotte n'est quasi plus reconnaissable non plus. Quand je pense que j'ai eu trois beaux enfants comme ceux-là et que le bon Dieu me les a pris ! Comment vont papa et maman, mes enfants ?

— Maman est toujours malade, dit Raoul, dont le visage animé s'assombrit.

— Encore plus malade, ajouta Marthe.

— Et papa est toujours comme ça », dit Lotte.

Et fronçant ses sourcils blonds, prenant un air sombre, elle ferma son petit poing et y appuya son menton à fossette.

« Triste, Lotte ! interrompit Mme Gnouft, qui n'avait pas parfaitement compris la pantomime de l'enfant.

— Oui.

— Voilà ! ça lui fait gros cœur de voir toujours madame souffrante, reprit Mme Gnouft, se servant de l'expression familière qui lui avait valu son surnom. Mais je babille ici comme une vieille pie, et j'ai affaire place du Havre, ce qui est loin de mon Vaugirard. Vous direz bien des choses de ma part à vos parents, mes bijoux. Tâchez donc de venir vous promener du côté de Vaugirard ; nos boulevards ne sont guère beaux, mais ça me réjouirait bien de vous voir faire courir vos cerceaux par chez nous ; vous viendrez, n'est-ce pas ? Je vous ferai des beignets aux pommes ; vous savez que votre papa dit qu'il n'y a que maman Gros-Cœur pour bien faire ces beignets-là. Que je vous embrasse encore ; une fois, et deusse et troisse ! Mademoiselle Miss, offrez bien mes respects à monsieur et à madame. »

Là-dessus, maman Gros-Cœur s'en alla de ce pas ferme et allongé, qui est le pas des travailleurs et des gens occupés.

Pendant ce petit incident, le bataillon s'était dispersé, et les enfants avaient recommencé leurs jeux ; les ballons volaient dans les airs, les cerceaux couraient affolés ; il y avait des poupées sur tous les bras, et toutes sortes d'animaux de carton se croisaient sur le sable des allées. Raoul et Marthe consultaient des yeux les différents groupes, afin de choisir un jeu à leur goût. Tout à coup Marthe se tourna vers Raoul et lui demanda : « Es-tu triste ?

— Comment, triste ? répartit le commandant Raoul avec surprise.

— Oui, triste ! C'est drôle, je me sens triste. Eh bien ! qu'a donc Lotte ? »

Lotte frappait ses petites mains l'une contre l'autre :

« Notre voiture ! notre voiture ! cria-t-elle.

— Bon ! repartit Raoul, dans le jardin ?

— Non, là, sur la place. »

Raoul se détourna et aperçut une calèche qui arrivait sur la place de la Concorde, et qui s'arrêta à la grille ouverte du jardin.

« C'est papa qui passe, dit Marthe en marchant vers la grille.

— C'est maman plutôt, dit Raoul en la suivant.

— C'est personne, dit Lotte, qui avait couru en avant. »

En effet, la voiture était vide, mais le valet de pied était descendu de son siège et accourait vers eux en relevant les vastes pans de sa longue redingote verte.

« Mademoiselle Lisbeth, dit-il à la gouvernante qui avait suivi de près les enfants, je viens vous chercher. Montez tous en voiture, vite ! vite ! »

Et pour en finir plus tôt, il prit Lotte sur son bras et la porta dans la calèche. Marthe, Raoul et Mlle Lisbeth coururent après lui et montèrent précipitamment en voiture.

« Mais, dites donc, Julien, s'écria Marthe en repoussant la portière qu'il allait fermer, est-ce que maman serait plus malade ?

— Non, c'est monsieur votre papa, je crois, répondit Julien. »  
Et il ferma la portière.

« Bon ! tout le monde est donc malade, miss Lisbeth ? »  
s'écria Lotte, qui regrettait le jardin.

Pour toute réponse, miss Lisbeth installa Lotte auprès d'elle ; la calèche était partie au galop des deux chevaux alezans, et il n'y avait guère de conversation possible.

